

Sabine Zlatin

Mémoires de la « Dame d'Izieu »

AVANT-PROPOS DE FRANÇOIS MITTERRAND

Collection Témoins/Gallimard



Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1992.*

AVANT-PROPOS

Le livre de Sabine Zlatin est d'abord une leçon de vie.

Née dans Varsovie occupée par les Russes, elle adhère en 1923 au Bund, l'union des ouvriers juifs de Pologne, de Lituanie et de Russie, opposée à la fois aux mouvements bolcheviques et sionistes. À seize ans, elle sait déjà ce qu'est l'engagement et ce qu'est la prison. Elle est arrêtée lors d'une manifestation du 1^{er} Mai des travailleurs pour la liberté. Sa décision est prise : vivre en France.

C'est pour elle, comme pour tant d'humiliés au cœur de l'Europe, la patrie du Droit et de la Fraternité; celle qui, depuis 1789, a fait des juifs des citoyens libres et égaux.

Au terme d'un long périple, seule, dépourvue de ressources, elle parvient dans notre pays. Ce sont alors dix années de travail acharné pour bâtir, dans le Nord, avec son mari Miron Zlatin, une entreprise agricole.

La guerre éclate. Elle choisit aussitôt d'être infirmière militaire de la Croix-Rouge. Son nouveau combat la conduit dans les sinistres camps d'Agde et de Rivesaltes où sont entassées, dans des conditions indignes, des familles de réfugiés. Elle y recueille des enfants juifs et crée la colonie d'Izieu dans l'Ain. Jour après jour, sans relâche, elle prodigue à ces enfants démunis de tout, séparés de leurs parents, hantés par le cauchemar des camps, le réconfort et l'espérance.

Le 6 avril 1944, les hommes de Barbie surgissent à Izieu. Quarante-quatre enfants sont déportés. Aucun ne reviendra.

Sabine Zlatin échappe à la rafle et entre dans la Résistance. Après tout cela, la paix revenue, elle construira une vie nouvelle, tout aussi exigeante, dans le monde de la peinture.

Un long chemin d'épreuves et de luttes est ici retracé. C'est celui du courage et de la fidélité à soi-même.

Ce livre est aussi une leçon de mémoire.

Sa lecture nourrit notre conscience et notre devoir.

Un demi-siècle s'est écoulé. De nombreux témoins s'éloignent. Sans le procès de Klaus Barbie, combien de Français connaîtraient le drame relaté dans ces pages ?

Le souvenir est la première justice. Déjà certains sont à l'œuvre pour absoudre les assassins et déshonorer les victimes. Les enfants d'Izieu et Sabine Zlatin rappellent où est le crime et où est la vertu. À nous de refuser les confusions et l'oubli. À nous de maintenir vivante la vérité.

Il y a dans cet ouvrage quelques photographies poignantes. Ce sont de pauvres images de la vie, de la jeunesse, de l'innocence. Les enfants d'Izieu sont le symbole même de l'innocence massacrée, le symbole même de tous les juifs de France qui furent exterminés sous le régime de Vichy.

Pour la communauté juive, la douleur est ineffaçable. Elle l'est aussi pour la République.

Combien de fois ses valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité ont-elles été bafouées depuis qu'il y a plus de deux cents ans la Convention nationale en proclama la naissance ? Combien de sacrifices exigèrent-elles et combien d'efforts ? Nous en sommes comptables. Ils nous obligent. Car rien n'est jamais acquis.

Ce livre est enfin une leçon de dignité.

La narration s'y développe avec une modestie de ton qui

accroît l'émotion. Tout est sobrement dit. L'œuvre ressemble à son auteur. Elle suit son chemin sans bruit. Sa lumière vient des faits. L'expression des sentiments y tient peu de place. Les mots les plus simples manifestent l'évidence d'une volonté et la nécessité des actes.

Je leur rends hommage. Comme la République, à travers ma fonction, rend hommage à la mémoire des enfants martyrs de la maison d'Yzieu.

FRANÇOIS MITTERRAND

**MÉMOIRES
DE LA « DAME D'IZIEU »**

À la mémoire de tous les disparus du 6 avril 1944.

À mon amie Yvette Rutschmann, si attachée à Izieu.
Elle a partagé ma vie pendant trente et un ans et vient
de nous quitter.

Je remercie les personnes qui m'ont donné diverses photographies : Gérard Mantoux, pour le portrait de sa sœur Denise (Dorine); Philippe Déhan, qui fut employé à la maison d'enfants d'Izieu avant la rafle de 1944, et qui a conservé des photographies de groupes; et Marc Riboud, qui a couvert le procès de Klaus Barbie.

S. Z.

Préface

J'ai dicté l'essentiel de ce livre au magnétophone en présence de mon ami Jean Gemähling. Je dois dire que, sans lui et son entêtement à m'y pousser, je n'aurais pas eu le courage de raconter ma vie. Il a accepté de le rédiger. Nombre d'autres amis m'encourageaient aussi à le faire, estimant que c'était un devoir pour moi.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai commencé à rassembler mes souvenirs. Il n'est pas facile de se raconter. Cela oblige à des retours difficiles sur soi-même et surtout à revivre tant d'heures sombres. Je vais bientôt avoir quatre-vingt-cinq ans et, en explorant ce que ma mémoire recèle d'essentiel sur les quatre-vingts dernières années, j'y retrouve plus de souffrances que de joie.

Les moments de bonheur ont été des heures ensoleillées qui soudain brillaient après des siècles de nuit, de brouillard et d'angoisse. Ce sont les heures que j'ai passées avec Miron, ma vie à Nancy et la rencontre de certains de mes amis.

Parmi les nombreux livres, articles, brochures parus en France depuis le procès de Barbie, certaines inexactitudes sont si flagrantes qu'il m'a paru impossible de me soustraire à l'obligation de dire ma vérité des choses. Je n'ai rien d'un historien. Je n'ai voulu qu'exprimer la façon dont le souvenir que j'en ai représenté les divers épisodes de ma vie. Donner mon témoignage m'a paru nécessaire.

La rafle

Depuis un an, la « Colonie des enfants réfugiés de l'Hérault » à Izieu (Ain) abritait des enfants juifs, garçons et filles âgés de quatre à dix-sept ans. Ils avaient été sortis des camps d'internement français ou confiés par des associations. Leurs parents avaient été déportés, ou étaient internés, ou se cachaient.

Dans cette maison isolée, à l'écart des grandes routes, les enfants avaient progressivement retrouvé un peu d'entrain. Ils étaient entourés, soignés, bien nourris, choyés par leurs éducatrices.

Nous projetions cependant de les disperser à partir du 11 avril 1944, car des menaces de plus en plus pressantes pesaient sur eux comme sur tous les juifs dans la France occupée.

Le jeudi saint 6 avril. Il est huit ou neuf heures du matin. Les enfants prennent leur petit déjeuner. Des Allemands en uniforme font irruption dans la maison. Surprise, cris, ordres impérieux lancés.

Deux camions étaient arrivés, accompagnés de voitures légères avec des soldats S.S. et des hommes en civil de la Gestapo.

Enfants et adultes n'ont que quelques minutes pour

ramasser en vitesse un sac où l'on fourre des vêtements. La maison est envahie. Les cris reprennent : « Tous dans les camions... vite... dehors... »

Les soldats pressent le mouvement, jettent des enfants, comme des sacs, dans les véhicules. Miron Zlatin, le directeur, qui s'interpose, est frappé à coups de crosse.

La maison est cernée. Des habitants du village assistent, impuissants, à la scène. Que pouvaient-ils faire ? Le maquis est loin. On prévient la secrétaire générale de la sous-préfecture, qui accourt de Belley.

La surprise a été totale. En ce jour férié, il n'y a pas eu de guet. L'alarme n'a pas été sonnée.

C'est tout juste si Léon Reifman, ancien éducateur, au cri de sa sœur, a pu remonter l'escalier et, d'une fenêtre, plonger dans le jardin où il se terrera.

Les enfants terrorisés, les petits en pleurs. Les éducatrices essaient de les consoler, de les calmer.

Quand les camions démarrent, les enfants entonnent : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », ce chant que leur avait appris l'institutrice.

Conduits au fort Montluc, à Lyon, les enfants et les éducateurs sont interrogés un à un. Ils y passeront la nuit. Le lendemain, ils seront tous transférés dans un wagon de voyageurs à Drancy. Aux grands et aux adultes, on a passé des menottes. Une semaine après la rafle, la plupart d'entre eux sont mis dans des wagons. Direction Auschwitz. Les autres partiront par des convois suivants. Des quarante-quatre enfants, pas un ne reviendra. Sur les sept adultes, il y aura une seule survivante.

En Pologne

Dernière des douze enfants de mes parents, je suis venue au monde le 13 janvier 1907 à Varsovie. Deux de mes frères et une de mes sœurs étaient morts avant ma naissance. Nous n'étions donc plus que neuf : cinq sœurs et quatre frères.

J'étais la petite dernière, née neuf mois après les noces d'argent de mes parents.

Le plus jeune de mes frères était déjà un grand adolescent à ma naissance. Presque en même temps – à un mois près – que ma mère me mettait au monde, deux de mes sœurs accouchaient. L'une d'un garçon, Vladislas; l'autre d'une fille, Aline. Cette dernière, qui était ma nièce, fut pour moi une bonne amie dont je garde un souvenir ému.

J'avais huit ans lorsque la plus jeune de mes sœurs quitta la maison familiale pour se marier.

Pouvais-je les considérer comme des sœurs, ces adultes qui avaient l'âge de quitter le nid maternel, moi qui n'étais qu'une enfant ?

Cette inhabituelle distribution des âges dans les générations fit que, très tôt, je me sentis isolée dans ma propre famille. Je n'y trouvais pas ma place. J'avais avec mes frères et sœurs plus âgés des rapports qui ne me satisfaisaient pas. Nous nous comprenions mal, n'ayant pas les mêmes préoccupations.

cupations, les mêmes intérêts, ne partageant ni nos goûts ni nos besoins.

Ma mère et les aînées de mes sœurs n'avaient plus l'habitude d'avoir de petits enfants à la maison. Aussi ai-je de bonne heure cherché à me créer un univers à part, hors de celui de la famille.

Ces circonstances n'ont pas manqué d'avoir une incidence sur mon caractère, sur mon comportement dans la vie. Je ne peux pas dire que je me sentais rejetée de ma famille. On me nourrissait, on m'habillait. Mais, par exemple, je partais en vacances loin des miens, dans une propriété familiale aux environs de Varsovie, confiée aux soins de nos domestiques.

J'aimais beaucoup ma mère, mais elle s'occupait de ses petits-enfants plus que de moi. Elle disait en souriant : « Les petits-enfants, c'est l'intérêt du capital. »

Varsovie, la capitale de la Pologne, était dans la partie du pays occupée par la Russie. Je suis donc née en territoire russe.

Mon père, Hermann Chwast, était architecte. Il était très souvent absent pour ses travaux en Russie. Mais c'est lui qui, lorsqu'il était à la maison, s'occupait le plus de moi. C'est lui qui m'a découvert un certain talent, un jour où j'avais comme devoir de dessiner et colorier une carte de l'Europe. Il admira mon travail et me dit : « Toi, tu seras un bon dessinateur, un bon peintre. »

Mon père n'aimait pas le prénom qu'on m'avait donné à ma naissance, Sabina ou Sabine. Il aurait préféré celui de Yanka. Aussi, plus tard, j'allais choisir Yanka comme nom de peintre. C'est ainsi que m'appellent mes amis et mes proches.

À la maison, nous parlions polonais, ou russe quand mon père avait des invités. Mon père était d'origine russe (géorgienne).

Sabine Zlatin

Mémoires de la « Dame d'Izieu »

Avant-propos
de François Mitterrand

« Une leçon de vie, une leçon de mémoire », comme dit François Mitterrand qui, en tant que président de la République, a tenu à attirer l'attention sur ce livre.

Tout finit, en effet, par paraître presque simple, quand on y met ce naturel, qui prend à la gorge. Et pourtant rien n'est simple dans la vie de Sabine Zlatin, née à Varsovie dans la Pologne occupée par les Russes, avant la Première Guerre mondiale.

Comment une jeune militante du Bund, ce mouvement ouvrier juif antisioniste, s'éprend-elle de la France, dans les années trente, au point de sacrifier sa vocation de peintre, élève de Gromaire et familière de Montparnasse, pour partager la vie de son mari, émigré russe devenu exploitant d'une ferme avicole dans le Nord ? Comment, à peine naturalisée française, s'engage-t-elle dès le

début de la guerre comme infirmière militaire de la Croix-Rouge pour aboutir au camp d'Agde, de sinistre mémoire ? Comment recueille-t-on une troupe d'enfants juifs abandonnés pour organiser leur transfert en zone d'occupation italienne et diriger la colonie d'Izieu, liquidée par la rafle de Klaus Barbie, le 6 avril 1944, et envoyée, avec Miron Zlatin, à la mort ? Comment s'engage-t-on dans la Résistance pour finir la guerre avec l'accueil des déportés, au *Lutétia* ? Et comment, après tout cela, se refait-on une vie de peintre ?

L'épisode d'Izieu est au cœur des mémoires que Sabine Zlatin s'est décidée à écrire à quatre-vingt-cinq ans, sans gaieté de cœur. On y trouvera sa déposition au procès Barbie, le témoignage inédit de l'institutrice, Gabrielle Perrier, comme celui de Samuel Pintel qui avait six ans quand il a passé deux mois dans la maison refuge. On y trouvera aussi, et surtout, quelques jugements sans réplique sur les hommes et les choses, qu'elle était la seule à pouvoir formuler.

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de George Jackson ou *L'Aveu* d'Arthur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Peter Schwiefert
L'oiseau n'a plus d'ailes...

Heinrich Himmler
Discours secrets

Claudine Vegh
Je ne lui ai pas dit au revoir

Georges Wellers
Les chambres à gaz ont existé

nrf

Izieu, octobre 1989. Photo © Johanna Ofori Attah.



9 782070 1728046



93-1 A 72804 ISBN 2-07-072804-8 98 FFtc

Extrait de la publication